

A la mort soudain se cabre le cheval (chapiteau Le voyage des mages, cathédrale Saint-Etienne, 2<sup>ème</sup> tiers du XII<sup>ème</sup> siècle)

Plus rapide que Rakhsh à la lisière des sables, je cherche des yeux celui qui aime sa tristesse. Il se cache et craint l'assouvissement, je le cherche pourtant et lui apporte des vêtements, mais il fuit loin de tout, celui qui... Où est-il, sous l'olivier sec dont l'ombre abrite si peu, à genoux dans les mottes épuisant ses forces, abandonné de tous. On lui crache dessus mais ses pleurs lavent l'outrage, dit-il.

Qui est-il ? A peine né, il souffre des langes et sur sa couche déjà gémit de ce qui l'attend. Âme sans maison, jambes faibles sur le sable, il court ; il court déjà dans les dunes et de sa vie exaltée caresse la perdition. Manque, tristesse, souffrance, voilà ce qu'il vend ; je viens vers lui sur la monture de Rostram, je me précipite à sa suite mais dans la campagne verdoyante, sous les arbres aux feuillages contournés, parmi les lourds fruits d'abondance, je suis retenu, je m'é gare. Je cavale pourtant mais sous les ramages abondants, les grenades et les lotus, je poursuis sans l'étoile. Ainsi ce que cachent les crosses sous les frondaisons prospères, hante comme un fantôme la chevauchée. Ici, s'alanguissent les membres dans les entrelacs et les lianes où croissent les fougères. Ici tout me retient mais l'impatience vers lui me pousse aussi car il fuit au désert sous l'avalanche de ce qui l'attend, qu'il sait et que je n'entends pas... Une couronne, un sceptre d'or, les arbres, les plantes s'en détournent mais un homme peut être dans le besoin, je lui souhaite une vie douce. Il dit cependant ce qui sera, la chose atroce sans espoir en ce monde : je suis celui qui vend le manque, de moi n'attendez rien ! Parmi les grains de sable, dans les vapeurs du désert, j'ai vu son ombre comme le sucre dans l'eau fondre et se désagréger. Il dit : après débordement, aux sables je reviens, n'étais-je pas poussière ? ... Chaude, chaude journée, je suis allé sur les pas du malheureux, le cheval aux portes

du désert a rejeté la bride, les arbres morts et les serpents n'ont pas tenté son pied.

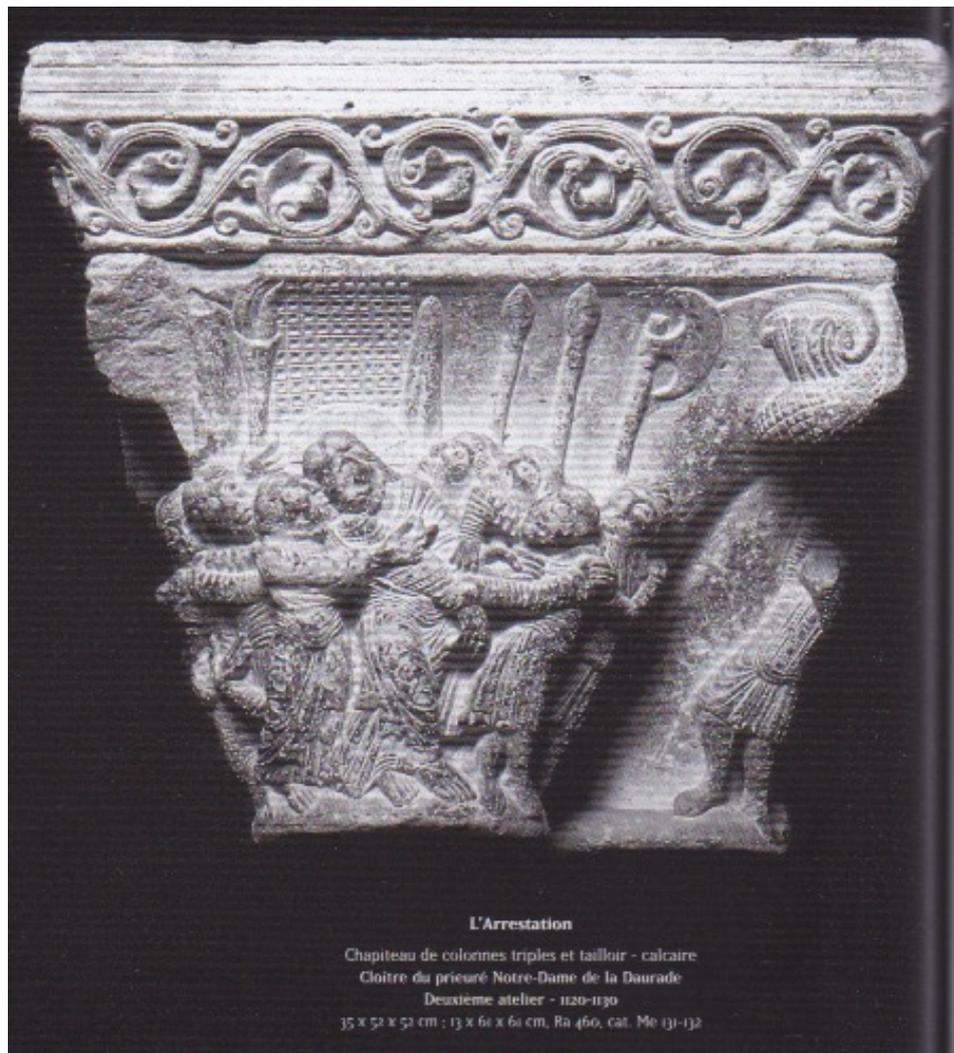


Le Voyage des Mages (détail)

Chapiteau de colonnes jumelles et tailloir - calcaire  
Cloître de la cathédrale Saint-Etienne (?) - deuxième tiers du XIII<sup>e</sup> siècle  
33 x 54 x 31,5 cm ; 12,5 x 6,3 x 44 cm, Ra 389, cat. Me 28-29

Le sort en sera jeté (chapiteau, l'Arrestation, cloître du Prieuré Notre-Dame de la Daurade, 1120-1130)

Les lances, les hallebardes sont d'un côté, tes amis sont de l'autre et pourtant alors que ces derniers te retiennent, tu consens ; tu te laisses prendre le bras. « Allez, il faut venir ! » Commande le garde et déjà tu croises les jambes pour le suivre, chacun pourtant tire à droite, à gauche, le sort n'est pas encore jeté mais tu ne t'y opposes. Ce qui fut écrit doit être vérifié : il viendra un homme qui sera votre sauveur... Et c'est donc à consentir que se réalise le récit qu'un homme comme aux loisirs se laisse entraîner dans la souffrance, ayant perdu nécessité de vivre, il tend le cou à la peine et cherche le joug comme une délivrance...



le

Au bord du Jourdain (chapiteau La légende de Sainte-Marie l'Égyptienne (détail) cloître de la cathédrale Saint-Etienne (?) 1120-1140)

Sur le bord du Jourdain, une silhouette se penche et tord ses cheveux, c'est Marie, cyprès flexible et beauté humiliée dans le vent des rumeurs malignes et des pèlerins douteux, sur la route de la rédemption, s'activant avec courage, sans regret aucun des douceurs du delta. Le chemin n'est pas droit pour satisfaire au destin et chaque décision est fortuite, toutes cependant mènent où il sera dit qu'il faut. Dans la nuit qui vient, le lion, la gazelle n'osent s'entreprendre en amont de la rive, troubler l'eau du fleuve par la soif qui commande est impossible tant la figure courbe, la tige de lotus, la fleur en son visage rayonnent : approchez, vous qui verrez ma fin ! Venez vers moi, le soir

tombe et la fraîcheur s'installe, venez donc réchauffer mon corps las !... Et tous deux sur chaque flanc se disposent à fournir la douceur de leur peau. Le soir tombe, ils observent avec elle les mouvements des voiles nocturnes et haut parmi les rougeurs du ciel, distinguent déjà quelques étoiles... J'ai lavé mes cheveux des parfums entêtants et ma tête reposant sur le bord du fleuve admire le soleil qui se couche. Demain sera un autre jour... Elle s'endormit, cheveux défaits, lune lisse au milieu des roseaux, son haleine à peine exhalait dans un sommeil léger sur lequel veillaient sous l'élégance de leurs forces gazelle et lion. Et pure créature, repentie selon ce qu'on raconte, Marie se délassant invite au délassement ; bientôt les animaux somnolent et la nuit s'étend avec ses profondeurs.

A quoi penses-tu dans le trésor de tes cheveux ?

Je me suis réveillée dans le sillage des marins, errant sur la route du départ, j'ai trouvé le fleuve et maintenant dans la pénombre de ce qui vient, derrière mes yeux naviguent les colverts, les vanneaux au fil de l'eau luisante d'un jour tout nouveau... Et c'est joyeuse qu'au matin, elle s'éveilla aux lisières du désert qui attendait sa proie et qui, comme le Dieu cruel récompense en infligeant souffrances d'ici-bas, appelle ainsi avec désespoir la pauvre créature à rectifier l'erreur d'être en vie.



L'indifférence des visages (relief, La Femme Au Serpent, Eglise d'Oo, XIIè)

De la vulve au pénis assurant la liaison et buvant aux seins des bouches généreuses comme des chèvres avides -tout un troupeau- grignotent les buissons, on va roulant à la manière des galets sur le sable mêlé de terre comme sous les boues d'un bain thérapeutique, on va régénérant l'appétit et détournant la faim. Le vent soulève et remue comme les cheveux d'un autre ce qui vient à soi avec les turbulences mousseuses des vagues baignant son corps et le sien dans la marmite des émois...

La main sur le ventre caresse ainsi sans toucher l'âme sinueuse d'une pierre qui passe sous le couvert des formes et féconde l'impression. Ce n'est pas à renouveler l'autofécondation mais à disperser comme on reçoit le lait, puis les breuvages et le riz aux mariages, aux naissances, aux vendanges, que s'affermit ce qui croît jusqu'aux poitrines rebondies d'invisibles esprits. Dans l'écoulement des humeurs qui engraisent les marais et favorisent les contacts, c'est à la rencontre des merveilles, qui sont parfois des monstres, que convient les voluptueuses contorsions où s'épanouissent sous la puissance des caresses du dehors, les pensées sans matière qui sont des sentiments... Dors, dans le relief de marbre s'est dit ce qui se dit, que ce qui s'engendre, se nourrit du visage endormi de la pierre. Dors, la pierre te veut comme sa propre volupté et sous la ciselure du ciseau, elle aide à parfaire le charme d'une forme qu'elle espère...

